

FluX



Jean Lecomte du Nouÿ (1842-1923) *Demosthene s'exerce à la parole*

Ex absentia

Appas 2007

1n

Au seuil de dire la totalité du monde. Noirceur diesel des grands lacs naturels devenus réservoirs pour pompes et camions-citernes en rotation de jour et nuit. Ni pause ni arrêt n'attendre. Battement de la carotide qui pulse le noir de l'or, ne fait que vivre. Sans questions, sans hésitations. Voici le réel qui est. Aucune contrepartie. Par temps de neige, au plus cruel de la nuit, continuent les moteurs d'aspirer le liquide. Zéro défaut, la démarche-qualité, 24/24, le flux est tendu. N'espère pas de faille, ni attendrir, ni influencer. Le rien seul est espérable. Fais entrer en toi les données constatées. Programme-toi, utilise une méthode fiable, aie recours à des processus fonctionnels clairement identifiés dans le référentiel global qui t'est fourni. Choisis dans la liste, coche les options, sélectionne les critères affichés dans le menu déroulant de la Graphic User Interface. La science appliquée conduit-elle à la trahison ? De la beauté conceptuelle, quels affreux rejets expulse-t-on ? Y aura-t-il droit à la plongée imprévue ? Je vais vouloir le retour à fange, boue, déchets, imparfaite puanteur des actes humains. Nous sommes à Londres, dans cette ville brumeuse sortie des romans du siècle 19. C'est un décor, tout est faux. Libre espace du mystère, de la stimulation des instincts animaux dont la bonté vous enivre. Bonne boisson, à petite dose, en feuillets papier de luxe à 1 shilling. Le docteur Moriarty plane sur la ville. Miasmes pullulent. Misère se traîne. Engluée, cul-de-jatte, pouilleuse, édentée, ni homme ni femme, seule sa main décharnée, énorme, semble encore pouvoir vivre, te griffer, t'attraper, te prendre à la gorge pour à ton tour t'emmener vers le bas. Vers le grouillement du tapis de vermine dont tu seras bientôt l'une des cellules aveugles, à dos de chitine. La Métamorphose est pour toi, te concerne enfin. Le monde gris des caves de ci-

ment, de la pauvre électricité à ampoules nues, sera le bien. Tu t'y cogneras, reproduiras, emporté dans le flot d'une Oeuvre que tu ne comprends pas. Un jour, coupé en deux par le tranchant d'une pelle, tu continueras quelques secondes à bouger en silence et douleur. Où seras-tu alors ? En voie de recyclage, sels minéraux pour alimentation de la terre. Ou âme moléculaire, invisible, chahutée, destinée à rejoindre le cosmos pour t'agrèger à la création possible d'un nouveau monde où viendra la vie, peut-être, dans un milliard de cycles ? Te sentirais-tu perdu ? Il te reste les souvenirs d'avant. Te reste encore du moi. Va voir les maîtres zen. T'obligeront à autre chemin. Par leurs questions, feront griller tes circuits logiques. «Quand tu frappe dans tes mains, quelle main produit le son ?» L'aporie outil de transcendance. Alors tu seras en directe relation avec monde. Évacuée, barrière du langage, de l'intellection. Au cimetière, les représentations. Tu es avec le réel, tu es lui. Tu lui. Tui. Expand tes poumons qui sont ciel. Sens couler le sang de tes rivières. Non, pour un dieu ne te prendras. Plus besoin dieu dans cette contrée unifiée. Tout est. Sans commentaires. Dans un infini silence lexical. Est-ce un désert ? Ce mot n'y a pas sens. Mots démonétisés. Insectes secs. Leur mort ne souhaitais pas. La fin du vouloir est là. Sorti des couloirs, tu te roules et te charries en érosion de vie, monts, canyons, grande razzia écologique, non cessation d'orogénèse. Tout donner à la noosphère. Surtout si elle est fiction. Chez-toi, partout. Nulle part n'est ailleurs. Dès lors, c'est relâchement des terrestres tensions. Compréhension du flux du monde, en tes bras. Dispersé, toi, en pollen flottant au vent ondoyant, se posant en hasard brownien, destiné à révéler la vie qui attend, tu es don versatile, plus libre et changeant que pixels à haute densité, intouché par les mégabombes à micro-fragments, slalomant au travers des atomes radiants, surfant hors de prise des bras agités, des plus grands brasiers, en de multiples points te poseras. Pluie d'humaines particules... elle scintille et tapisse la mousse des sous-bois, sable des marées, terres ouvertes en lèvres sous soc des charrues. Va pailleter les roches arrachées des déserts cuisants. Pluie, rosée, nuage de conscience première, épouse la Terre, en chimie, la mûrit d'une lente levure précieuse, les corps vivants n'évite pas. «J'ai une poussière dans l'oeil!» Non, c'est nous qui s'est posé sur toi et déjà vogue en tes connec-

teurs sanguins, à vertigineuse vitesse, en la pression dense, la fluidité du circuit qui te vit, nourrit, oxygène, anime. Nous, comme dans film-poursuite hollywoodien, évite les obstacles qui sur nous se ruent : leucocytes, plaquettes... et les petits disques biconcaves sans noyau nommés hématies. Nous agit en toi en virus de santé et nous sortira de toi par sueurs et salives pour aller en ton amant, amante, continuer de mener notre exténuant rodéo. Est-ce- que nous saura ce qu'il accomplit ? Oui, ces nous forment conscience, agrégat de savoirs, l'un modifie le tout, le mute. Et le tout mutant nous garde en cohésion, milliards de paillettes autonomes, éparses, agissantes synchrones. Où est le moi ? Il a changé, se moque de lui-même, connaît son pouvoir et l'ignore. Toute énergie occupée à être. Animisme ? Pananthropisme ? Trop de pistes. Absence de sujet. Ne demeure qu'intention bienveillante, attentive et ferme, l'obligée certitude étincelante en myriades, large beaucoup plus que les plus aboutis calculs en téraflops. En toi ne sens-tu pas maintenant ces milliards de milliards de parcelles volantes qui sont toi mais à toi n'appartiennent ? Sens leur présence agissante, immerge toi au flux, le bain universel où tous infectent tous pour le salut de l'oeuvre humaine. Animaux, plantes, minéraux... exclus de cette écologie ? Ne pas être certain. Le cercle, possiblement, serait plus large que la perception que nous en retirons. Plus large que nous le croit. Pas un cercle, ni carré, ni rien. Une zone. Constellation nuage de poussières lumineuses en vue qui se perd, entendement abandonné. Enfin riche et puissant de la conscience de na pas savoir ni prévoir. Juste le geste qu'il faut pour passer le creux de main dans l'eau rencontrée. Bouche, poumons, les muscles qu'il faut pour parler au visage jamais vu croisé dans rue des cités vastes. Donner de soi sans retour, à l'inconnu qui passe, à ce reflet qui coule en nous vital, opérant, viral, le lien du réseau, que nous l'aimions ou pas. Nous, nuages de points, coordonnées métrologiques. Intouchés par les frappes des avions, bulldozers, excavation, roquettes, bombes humaines, éclaboussures, sang, gravats. Traversés sans dommages par les douleurs de la race. Brume bienfaisante, caresses infiltrées, insérées dans la porosité du monde, scintillements pensants, essences que nul n'arrête, les apparences criblées, pour enfin à soi aboutir. Établi, le pont. Connexion de flots d'échange engouffrés, atomes en passerelles, accès de

l'être souffrant à la nutrescence qui apaise, là, en le vrai gisement, la source vraie, inépuisable épaisseur de lait nourricier, crème-dessert, glucides aux neurones en menace de cesser. Arc électrique, nous fait vibrer de vie tétanique. Amusants morceaux du décor ancien qui demeurent inutiles, désenchantés, désaffectés, que plus jamais on aime, inertes masses manipulables. Quels simples rouages et clapets. Furent longtemps notre réalité, notre peur, notre envie. Et voilà qu'ils ternissent et montrent au jour les mécanismes ordinaires les articulant. Séquences, processus, causalité respectée. Naviguons entre ces épaves, inoffensives trop lentes pour enfermer. Au delà du barrage pétrifié, voici l'espace lumineux, le ciel couleur melon, des terres en contrebas voilées de nuages allongés, une possibilité absolue, l'immobilité à vitesse de lumière, tranquille ubiquité... ne suis-je pas en moi-même, ne me suis-je pas trouvé ? Je suis monde. Au delà n'existe pas. Une inspiration me suffit pour comprendre. Stratosphère en mes poumons. Millions d'années de souffrances humaines, ont abouti à moi. Recueil du sacrifice hérité. Aimer ce don, ordure ou perfection, le dépasser. Pas de suivante étape. Le mode séquentiel n'opère plus. Pourquoi encore vouloir nommer ? Mes mots doivent ne pas être ce qu'ils sont. Zigzag entre blocs logiques, recalcul des coordonnées en temps réel, versatilité condition de la durée, rien n'existe. De toi tout vient. Tes batteries mentales génèrent les images du monde vécu. Tournoie autour des objets, en dézoomage, accélération, mouvements panoramiques multiangulaires, la trinité de l'espace t'appartient. Adviennent les dimensions. Tu es le calcul, tu es héritier de la machine, artefact à ton image qui t'a enseigné les secrets par elle compilés, t'a révélé le tout simple mystère, donné la conscience de ce que tu es depuis le commencement des âges. Émancipation ! Relève la tête, avance. Tu as créé le dieu à ton image. Ose le dire. Laisse-toi gagner par le Tout. Disparu du monde, en deviens la trame. En chaque noyau d'atome te voilà palpitant. Les mondes inexistantes sont de ta main, leur sang bat, c'est le tien. Tu as décidé de voir aujourd'hui cette lisse plaine pailletée sablée, ce ciel couleur chair de pêche blanche. Décidé de te reposer aux rayons d'un soleil chaud de son ombre, caressé des douceurs d'une muette brise.

A cinq stades, la ruine ancienne d'un temple maya pose la question du devenir des autres hommes. Ont-ils échoué ? Cet édifice est-il au contraire vaisseau propulsé, intact à travers temps jusqu'en toi. Ses formes te sont familières. Zoome sur les blocs de pierre. Les glyphes tracés en creux s'avance vers toi, circulent en ton sang, joignent ton métabolisme. Entends les mots qui disent «Nous ne mourrons pas, avons confiance, prend soin de nous, aime-nous comme nos familles ont eu de l'amour entre elles, ton nom aussi est gravé dans la pierre calcaire. Jusqu'au bout, plus loin résiste. Mieux que royaume d'Itza.» Au coeur de la structure en pyramide je sens qui voyage un rectangle chaud, signe qui m'invite à l'ouvrir. Ai peur d'y apercevoir les tourments des siècles passés, les cauchemars des populations en famine, sous le joug des écorcheurs, familles engagées par les armées débarquantes, les remords, le plaisir de souffrir, tuer, de cruellement démembrer. Une partie de moi se tord dans ce gouffre de flammes. Je dois éteindre le feu du rectangle, le priver de son aliment, extirper ce coeur mauvais du centre de l'édifice. A ma droite sort une source... ne l'avais-je pas remarquée ? Mon regard a dû, je pense, la créer. Simple roche émergente au pied de laquelle j'entends rocailler l'eau venue de montagne, flux cristal de fraîcheur fauilante, lourde masse légère à caresser des mains, échappée, flux content gentiment de toi se moque. L'ange appelé se pose près, jeune homme ou femme endrapé en tissu lourd doux, gorge une outre de peau contre la bouche de source. «Va crever ce fruit trempé au dessus de la trappe mordorée», lui dis-je. Il me répond que l'eau demande bénédiction de ma volonté. J'accorde à l'eau de la peau gonflée mon plaisir, bonheur, ma compréhension et toute violence de mon désir. Une paix passe. L'ange en transe, accède en transparence à la masse maya. L'outre délivrée fait surgir à toute pression un liquide en colonne où je vois brouillés, rapides et lissés yeux, visages, mains, genoux qui se débattent. L'ange est éjecté plaqué sur le dallage. Où va la colonne qui ne retombe ? Où les transporte ? Sont vomis par milliers, millions dans le cylindre ascensionnel, la terre se vide comme l'abcès. Autour, le paysage est en mue. Une végétation se forme. Vrombissement caverneux du jaillissement humain vibre le sol. Les générations défilent... Haines, amours et jalousies trouvent l'exutoire. C'est la Grande Vidange, triomphe

du pus libéré. Sous moi terre et siècles se soulagent. Le monde en sera-t-il plus léger ? Aurai-je encore besoin de ce corps biologique dont je sens la pesanteur maladroite ? Armatures d'os, de bois malade, grinçant, fendu, charnels tissus d'eau gorgés, blanche viande sans couleur ni envie. Je veux être cette brume transparente qui maintenant surmonte les têtes des grands arbres tropicaux. Je veux être, en canopée, par milliards de gouttes. Âme vaporisée. Douceur légèreté à qui rien n'échappe. J'imbibe et révèle. Aurais-je regret de mon existence unifiée ? Du corps unique donné à tous, legs des premiers vivants. Je le vois allongé sous l'olivier de la colline douce au soleil chauffée. Sommeil. Après de lui, une femme cheveux défaits respire en souriant, les yeux fermés. Elle tient sa main. Chacun de notre côté sommes partis. A l'éveil nous retrouverons... amnésiques, hésitants, limbes entre deux univers, en zone sans nom. Le toucher généreux, chaud, de ses bras vanille me rendra le monde où nous sommes, celui depuis quel vous me lisez.

Placez-vous avec moi devant cette ancienne statue montrant la transverbération de la Vierge. Chemin qui me semble familier. Dans le regard de la femme ici, même absence d'où je suis. D'anéantissement on la voit près de sourire, qui l'emporte, la propulse loin en arrière d'elle. Décharge d'orgasme ici figurée, lui fait franchir la frontière de l'intelligible. Affligée, absente, en affaissement, tuée de vie. Dieu son amant ne la possède plus. Est devenue monde. De ses yeux inexistantes au loin voit-elle. Plus n'est besoin d'images, elle sait le réel. En catalepsie jours et nuits restera, figée de mouvement sculpté, forgée par les mains des berniniens assemblés. Moi seul, revenu de tel voyage, pourrai, la touchant lui donner signe du monde. Tout par un baiser passera. Serai silencieux spectateur de son retour. Ne dira pas mon nom, saura qui suis-je, qui est-je. Me sourira avant que de sa couche quitter pour en compagnie d'amies joyeuses aller entrer dans le bain lustral du bassin d'atrium. Toujours saurons où nous trouver. Que m'importe si demain la ville quitte. Tant d'autres femmes là autour, muets mystères en sourires commencés, fortes du pouvoir de révéler mon rôle, dépositaires de l'être à qui nous sacrons nos vies d'univers. Parlons de l'Étant, de cet enfant né de la mort des générations en cohortes. Je ne peux, au meilleur de moi-même, n'être que le dieu transverbérateur.

Rôle modeste, simple fonction. Au coeur d'un cible m'échappant. Ne peux que retenir le corps qui s'affale, abandonné, souple lourd. Valet qui ramasse un vêtement. Où est-elle ? A rejoint le partout, le nulle part, cet ailleurs où vit l'infini sans sens. Qu'importe là-bas temps, espace ? Unique dimension opérante est le frissonnement d'amour et de bénévolence, du mouvement vital, de ce qui jamais ne pourra être, qui toujours devient. Coeur n'est que battement, voyage n'est que dépassement d'horizons voisins, placés en relais. Programme aléatoire de calcul qui sait formuler l'imprévisible de son évolution. Oh... Suis-je victime de représentations élaborées par mon système nerveux central ?

J'ai aimé voir le creux, la pliure, tordions de taille de cette femme à brume sueur de santal, en robe rouge à la fenêtre de cette nuit d'en-face. Sous sa main la pleine courbe et chaude, dense, vibrante, de ce corps d'étoffe de soie huilée, diffusait le bonheur libre. Plus les prémisses de la fuite, soustraction à l'emprise, montaient, plus j'étais pris de l'existence d'elle, alimenté de la sève électrique, redonnant force bonne et lucide, moi homme léger. Corps devenu destin, en mode aiguisé progressif... maître du possible, détenteur des symboles, créateur des images qui font les foules agenouillées, des mots qui peuvent empêcher le tir des fusils d'assaut. Missiles, portant le doute en choc fissurants. Puissance de la volence, en amont des mots, flux d'atomes de vouloir, modificateurs de climat, enveloppement des corps, les colonisant, en propagation, disséminant, faisant le métabolisme mutant. Je sais avant la question. Je suis l'autre, c'est à moi que je vais parler. À ce nous que nous formons auquel j'apprends l'arrêt de lutte, la paix du non-vouloir, l'immensité ouverte par le renoncement, la puissance nouvelle et bénévolente qui hors de l'armure native explose, l'acquisition d'un contact sûr et durable par l'identification mutuelle des regards. Action constante sur le socle du pressentiment, de la conviction indémontrable... qui ne se comprend que par l'expérience sensible, ne peut être écrite sinon en images paraboles imprécises. Le flou, l'incertain, l'imprévu du mouvement sont les nouveaux outils de mesure, de décision. Exprimés possiblement par la puissance abstraite du chiffre, de la fonction mathématique. Par les plus belles et hautes créations de l'esprit en évolution logique. Génie du rac-

courci, du hold-up rationnel qui propulse à la source où se forment les règles, laissant place aux normes jamais vues, à leur floraison éphémère le temps que dure notre tension, jusqu'à la prochaine étincelle irraisonnée de la force cognitive.

Le monde est conflagration. Café dans tasse où tourne cuiller. Vois-tu ces cyclones de mousse claire, ces torsions, les reflets et les vagues ? Te sais-tu nanogoutte au cœur de la masse ? Sois surfeur attentif au vent, à la puissance de l'élément qui soulève tout. Accepte exploite cette force contre qui rien ne peut. Elle ne pense pas, n'entend ni voit... existe, ignorante sans but. Tu as la mobilité du guérillero urbain. Installe-toi en parasite, en virus indétectable. Utilise la force de sa masse, pille-la, extorque-lui ce qu'elle n'offre ni refuse. Fais honneur à tes devanciers camarades combattants, souple chaîne qui ceinture le temps, puissants de vos transmissions accumulées, incapturable collectivité, à laquelle chacun donne mort ou vie. Tu es quintessence. Ton devoir est rayonner, contaminer, transmettre, et livrer toi tout entier au chaos et cogner ceux qui en course erratique comme tienne moissonnent ton savoir donné, de toi font terre ancienne labourée. En ce cœur de chaos le désir d'abri te pousse avant. Cherche l'anse où mouiller tranquille. Havre bénin, pacifique, fjord secret où tu verras dans l'attente changer les saisons. Équipage traqué sur l'eau lisse immobile d'une enclave. vous voilà en repos forcé et attendu. Vous voilà devenir chasseurs, forestiers, marcheurs. À terre parfois dormez. Fleurs en guirlandes précoces de printemps vont décorer vos tables étroites de Noël. Loin, le monde en rumeurs que vos radios isolées n'happent que hachés. Fragments, énigmes. Qui règne là-bas dans les capitales mondiales ? Le chant d'oiseau efface la question. Vous avez retrouvé le temps perdu. Les jours passent, vous emportent dans leurs cycles de soleils mourants, en battement synchrone avec les cœurs animaux. Le monde fui reflue. En souvenirs se précipite, menacés, craintifs de l'extinction. Coupé de ses bases, il cherche citadelle. Des miniatures urbaines voltigeantes gigotent, s'activent en répétitions dans vos mémoires. Figurines endiablées, se cognent aux parois de l'esprit solitaire en veille. De quoi ont-elles peur ? De la grande force native qui vous environne et gagne ? Des bruissements animaux qui annoncent le matin ? Du balancement des feuillages, fris-

son des herbes, miroir de l'eau, dureté du sol sauvage, froid, pauvre en bacilles, neuf, incorrompu ? Les feux nocturnes allumés par «ceux du camp» lancent des torches montantes, contours pointus infixables, milliers de cendres-signes aspirés en vrilles d'insectes par la froideur pesante des hauteurs. Vous inscrivez la nuit, mes amis et signalez la présence nouvelle aux forces accueillantes dont nous espérons le sourire silencieux. Le feu du front d'Europe sont tristes et froids des cris des mourants mutilés. Boueux, mécaniques, muets, qui assomment le vouloir des hommes. Vos deux foyers que je vois depuis le bastingage marquent les bornes monumentales du grand escalier de nuit soufflante, fraîche et douce. En procession mes pensées s'avancent, aspirent à l'ascension, soignées d'être portées, heureuses de leurs parures, aveugles à l'opacité du ciel, ouvertes et dispersées dans la profondeur comprise. Sauvages nous sommes, en nous le monde reste vivant. Ces terres isolées ne font plus peur. Nous possédons une magie. Les navires allemands qui nous traquent sont cloués sur la mer aveugle, leur meute muselée, tenue loin de nous par la main du néant. Sans crainte ni pitié, en ivresse pure, nous pouvons danser, onduler, jaillir, nous tordre en contorsions de corps, mouvements de flammes. Endiablés nous rions crions, sommes en crise dure, victorieux de guerre, absents de cette chasse, repris par les démons d'origine, ricanant de la mort, les yeux embués d'un voile qui nous rend sourds puissants, animés tournant sans répit, d'une folie plus tranchante que les hélices de la *kriegsmarine*, de ces formes allongées qui guettent, éloignées, apeurées, mécaniques, étouffées de charbon et discipline, grands dortoirs flottants souillés d'angoisse et plaisirs temporaires. Savons-nous qu'au matin de nouveau l'acier reprendra sa hauteur inutile ? Que le froid jour montera, que la triviale poursuite, pas un jeu, nous imposera son carcan de causes dont il faudra, asservis, calculer les effets en vertu des règles simplissimes de la Grande Destruction mondiale ? La nuit ne peut-elle nous garder chez elle, beaux corps gesticulants, torses nus de sueur, glissants de lisse, chauds de chaleur vif sang, enthousiastes, rageurs... Je tressaille de douleur osseuse à la pensée de la battue, de la méchante volonté qui nous poussera vers la quête d'un nouvel abri, vers la fuite louvoyante, le font bas, épaules voûtées de frissons, coincés dans le mesquin des calculs de joueur.

L'Europe va nous revoir. Épuisés échappés, des flonflons nous serons envoyés depuis les quais grouillants de foules heureuses. Mais ce ne sera que fausse halte. Les rouages recyclants, les économes, nous happerons. Réparés, réquipés, comme neufs, nous serons au turbin renvoyés, chaudières gonflées de vantardise et gloire. Les Allemands nous auront ratés, mais notre bonasse patrie avec son insistance placide à vouloir la mort comptable, nous aura remis au pot. De nouveau on sera secoués les uns aux autres... des jetons ! Qu'on rejette, réchauffés à la paume, lancés par l'espoir pernicieux du gros lot ou, même pas, moins que ça, semés nerveusement par un joueur détruit, corps tremblant d'alcool et doute, ayant perdu déjà depuis un long temps l'illusion de sauver sa peau, corps saccadé, hoquetant de fièvre, rougi de tabacs et drinks, hâve figure, notre maître funèbre à qui nous livrons nos vies, les vies de nos vies, le flux du monde à venir, qu'il gâchera en rotant sur le tapis de jeu, dans les salons dorés à lambris de la vieille diplomatie à perruque, infusée dans les bals et dîners du Congrès de Vienne et des autres suivants. On s'entendra entre soi, dans la moiteur des parfums musqués. Sous les grappes lumineuses des lustres répliqués en miroirs, au sein du remous des étoffes et des voix concertantes, dans la vanille et le crime, le vin blanc, les bulles, et l'ordure, compactage de visages greffés, carnassiers à ramages de paons-perroquets, doctes fronts plissés, ridés de sourires en strates, eux qui nous envoient renvoient jusqu'à esquinement total de ferraille, dans la grande valse giratoire où les blindages arrachés s'entendent si bien à modifier nos corps, vivants encore, morts pour la vie - de chien - qui nous est due. J'aimerais croire aux gravures des revues où l'ange de la Victoire emplît le ciel de sa toge, de ses ailes. Enroulé dans le drapeau, régner sur un champ de morts allemands gris, hachurés, esquissés. J'aimerais que ce personnage masqué, cette idée funèbre qui jamais ne m'a trompé, soit foudroyé par le feu revenu de tous les tirs de barrage voulus par lui et qu'à sa place les lyriques artistes appointés nous brossent les courbes vallonnantes d'une ingresque odalisque, douceur de la paix qui s'offre à qui la veut. Indécente à qui vit dans la rage et la rancoeur, puissante au point de celui-ci même apaiser.

Un des gars restés à bord moque ma rêverie que mes lèvres ébauchent. Avec raison, il rit. Je me complais en

des visions d'ermite affamé, détaché déjà du lien terrestre. Les feux en face, en bord d'eau, n'indiquent nulle porte céleste. Mes camarades mettent les poissons à griller. Derrière la joyeuse faim de plein air, je vois meurtre et prédation, chaîne des causes qui nous tient, inutile suicide auquel nous échappons, le choix que nous ne faisons pas, pris de vitesse par la vie qui est nous et nous échappe et de nous peut faire, plus triste encore, des cannibales. On m'affublera de mots de sarcasme, me dira végétarien, m'insultera de non-violence. Je me récrierai. Couper la feuille, cueillir le fruit c'est rompre le flux. Ainsi me condamné-je à l'inexistence, à la vie minérale, à la mutation physique profonde. Vivre d'air, lumière et poussière. Voici donc la vie interminée, l'éternité géologique, la permanence incontestée de la particule. Qu'un jour par un physicien démentie sera. La vie, partout, le monde animé, la roche hostile ou bien folâtre, l'éclatance du minerai de peur ou de joie lors de sa mise au jour. Accomplissement délirant de la vision disneyenne. Nul repos nulle part pour toi entité gesticulante plongée perdue dans les pépiements des autres en milliards. Ne manque plus à tout cela qu'une musique bondissante, symphonique, à pulsations d'orphéon de kiosque et en surplus le bruitage des chocs. Te voilà dans le monde animé ! Te voilà devenir spectacle pour spectateurs, centaines de regards braqués s'approchant, gros yeux myopes en état actif. Enfermé dans le cycle forcé de la vente de séances. Te voilà dupliqué sur de nombreux supports promotionnels en adéquation optimum avec l'univers de référence de la cible-clients. Broadcasté, streamé en diffusion multicanale, égoutté en vapeur sémantique de séductions rentables. Tu nourris le flux. Les yeux crédules te boiront. Il faudra ton couinement pousser dans le grand tapage. Tapez leur dessus, engorgez-les, brûlez, piétinez tout ce que vous pourrez en eux. Qu'ils enfournent et qu'ils paient. Pourrissez-les de crédits défiants, d'offres spéciales en sections dûment organisées. Violentez l'espace intime à renfort des mensonges publicités les plus élaborés de longue date. Soyez bas et rusés, flattez, caressez de façon ambiguë, vendez le poison puis l'antidote, forcez-les à croire en les dangers que vous inventez pour eux. Plus besoin n'est de menace physique pour ainsi le pouvoir exercer. Ne poussons pas de plainte de vivre en opulence cachée. Les minima sociaux valent mieux que torture et prison. Du

miel partout qui nos mouvements alentit. En sécurité nous sommes et peur avons. Pestes et famines oubliées. Souhaitons comme nous qu'à son tour le reste du monde tombe en cette somnolence post-prandiale. Dormons tous enfin, dans la paix la plus longue.

Je vois au ciel ce soir une ronde lune voilée de brume ardoisée. Autour de moi, ici-bas, trafic automobile urbain et joie jaillissante des lieux éclairés. Le ciel me domine... est-il mon contemporain ? Jamais il n'a vieilli. Les nuées le temps ignorent. Platon la même lune a vu. Je peux être Platon en la regardant. Et Platon aura été moi bien avant moi. Je peux être des siècles. Je touche le passé au fort de sa matière. Et de seconde en seconde je bascule dans le futur inventé des chronographes. Je m'ignorais si mobile. Sous mes mots poussent, respirent, aspirent à venir des milliards d'âmes accumulées. Ils sont là et continuent de faire mon stylo vers l'avant glisser. Je collabore. Je mets en œuvre le logiciel le plus ancien. De quoi suis-je interface ? J'applique ma gille, mon filet sur le monde. J'en code la trame. Interrogez Mondrian, Mallarmé, Van Gogh, et Simon Claude. Je voudrais si bien savoir tenir la logique au bord de l'abîme, ouvrir le chemin des interstices, donner à lire les messages dont on sait qu'on ne les comprend, qui vous infiltrent, modifient la perception et partent en déclenchements de connexions de synapses inactivées. Mots qui donnent accès au sentiment de ne point parvenir à voir un quelque chose nous échappant. Rendant sensible à nos sens ignares la présence de la fuite de l'objet absent, le seul qui donne envie de la marche à venir. Le seul dont ne nous pouvons douter. Qui nous apporte pouvoir de dynamiter la logique par un flux paradoxal, qui au delà de l'aporie conduit et la transparait. Qui se délite sous la focale du microscope qui rien n'élucide. Ambition qui fait se sentir encombrant, bipède et machine de sueur et sang. Prognathe, inapte au court-circuit. En effort musculaire usant pour toujours se tenir sur le fil. Inéléphant. Faire exister l'absence de sol, s'y reposer, tandis qu'au dehors s'agitent les corps, dans l'asphyxie des nuages d'intentions, d'ignorance, dure souffrance de l'ignome vie. Tandis qu'au dehors dont j'ai besoin chauffent les bons corps serrés ensemble en foule, partageant l'épaule, ces êtres braves, bons, misérables et saints, mes semblables. Avec tous le mépris et l'amour que je porte. Me donnent du monde à man-

ger, font exister, leur puanteur nourrissante, me dessinent, font de moi ce que je veux. Derrière ma fenêtre, en mon fumoir, enrobé dans les chaudes étoffes riches, je suis là les observant. Un monde entier m'est offert. Ils y sont, circonvolent, entreprennent et mènent complots. Ils édifient, élargissent le champ des pouvoirs. Les dynasties perpétuées élaborent les structures sans corps tissées de promesses, contrats, menaces, protections, et les plaisirs. Ma chance est d'être au milieu. En épicentre je me développe, trace le territoire, zone modeste de dizaines de kilomètres en carré. Et m'y fais advenir, en éclosion dans un monde sculpté au plus proche de l'idée, à mon vouloir, à ma mesure. Le centre je suis. De loin venues, c'est ici que les caméras documentaires me filmer devront. Je crée et transcris l'épopée si simple à trouver sous mes pas. Le voyage est ici, maintenant, dans la principauté où s'installe par strates mon savoir, mon devenir, et germent les graines semées. En dépaysement sur les nouveaux itinéraires, connus itinéraires, jamais vécus semblables; par les aperçus invus d'une échappée de paysage, de plans succédés, de l'inépuisable possibilité de sensations, l'oeil, soudain transporté devient premier témoin de la scène chaque jour visible. Le territoire s'enrichit de toi. Tu lui donnes valeur, cultives sa beauté, donnes perception de sa profondeur, de sa nuit qui change, brumes de soleil, odeurs de pluies, traces partout des efforts des hommes pour vivre habiter, plaire aux yeux des autres.

Strates parlantes de ce mur d'affiches lacérées, effacement retardé de cette publicité à flanc d'immeuble. N'oublie pas les ponts d'autoroutes, jeunes mais non pas muets. Déchets, séquelles de travaux, graphismes urbains qui mangent le béton, se tordant de rage d'exister et d'être en joie dans la dureté de vie brutale. Ordinaires morceaux de paysage, ils sont le bas, l'oublié, le commun. Se dressent pour l'avenir, confiants, relégués à l'étroit dans les lieux où nul piéton ne visite. Vois ce blockhaus embusqué sous le lierre, grosse tortue dans le jardin enfant. La guerre passa sur ton pays. Et ces piles inutiles de pont, hors de Seine dressées... visage des bombes anglaises des temps récents qu'ont vécu les vieux témoins qu'encore aujourd'hui tu entends parler. Penche-toi sur l'humilité des espaces délaissés, enfants non désirés, nés de la substance vide qu'entre eux les grands ouvrages d'art ignorent. Pauvres zones

dégradées, triangles inutiles d'herbe, rare en bordure des carrefours nouveaux érigés pour le flux routier, remblais, fossés de hasard, débordements de chantiers à peau gravillonneuse, bitumée par des plaques aléatoires, emmêlées de fils oxydés, de ronces minces à corps gris, semés d'emballages épars, de semi-sacs à ciment en surplus, solidifiés en mottes pliées comme sacs de farine figés par le méchant Merlin d'un village maudit, vêtus de haillons de papier fort en lèpre avancée. Désespoir des interstices, défaut des jointures, chutes, rebuts de l'industrielle société de loisirs et services, de loisirs serviles et de sévices. Anomalies de la voirie, imprécis calculs d'ingénieurs aliénés, en batteries exploités, chefs chargés de chantiers et de tâches planifiées, ployés sous les dépassements de temps facturé, sous le poids du métal monnaie, distordus par les tendons blanchâtres, les cartilages pauvres et déformés de l'humaine sollicitude en ses limites. Scories, pets foireux de la machine qui dévore l'espace-vie des prairies intactes. Zones gazées misérables au souffle des poids lourds de route, soûlées du flux d'essence voiture, malheureuses plages polluées de bruit et d'absence piétonne, le vent glaçant sur les couloirs d'arrêt d'urgence par temps gris à quinze heures. Ces rejetons poussés dans un coin comme poussière surnuméraire, un ange de guerre blanc un jour les vengera ? Montrera qu'ils sont rebelles silencieux humbles, armée sans arroi qui ploie sous les pêchés du monde, marqueurs écologiques de la violence humaine faite au sol. Traces émouvantes des efforts pour exister à rebours de l'entropie. Sachets de chips, aplatis, déchirés de nourriture absente, cartonnage paraffiné des gobelets de coca piégés aux branches d'arbustes bas, miroitements répandus en traînées par la fragmentation scintillante du verre securit, unités cubiques scindées sous le choc unique des vies menacées.

Apparition parfois d'une image de conquérant maladroite, taupe à regret sortie du chaud terrier, homme en tenue de bureau, argent de cheveux en couronne, blancheur de chemise à propreté froissée, rose crâne et fer mince de lunettes, implantant dans le bitume du trottoir de bord de route la hampe haute pesante de lumineux métal portant bannière de la concession d'automobiles allemandes luxueuses. N'ira pas ficher loin son étendard aux plis nacrés si clairs. L'aventure se monnaie sur le noir plateau du bureau commercial so-

brement chargé d'un seul mince et lisse catalogue. L'horizon existe en les seuls jeux de miroirs de la concession où les lumières en plusieurs points disposées flattent les reflets des courbes carrossées. Odeur neuve des fauteuils d'accueil et gomme intacte des roues noires aux fins motifs, sur un dallage sans défaut comme une eau figée sans vagues ni ridages, où, baissant les yeux, je peux voir s'enfoncer le vertige montant des images du monde autour. Ce tenancier technocrate à ventre sédentaire doit-il être à mes yeux l'incarnation de la sujétion qui nous abat... de la mesure millimétrée du temps monétaire, de l'impossibilité de nier la facturation nécessaire de chaque instant du souffle vital... obligation de tuer pour pas mourir, conviction de la dette à toujours acquitter pour du groupe solidaire bénévolence mériter ? Jamais contrarier le parfait fonctionnement, perfectionné, de la divine écologie naturelle, où les prédatons enchâssées garantissent l'espèce intègre, stable assise où fonder nos bonheurs échafaudés, socle puissant qui me permet en cet instant même de tracer dans calme et confort ces mots conçus par l'ampleur d'une langue élaborée. Que jamais impie devant ne prononce le déviant adjectif, le contrenaturel, dont je forme avec répulsion, crainte, les sept maudites lettres, que je ne peux ici chuchoter que tremblant d'une voix atteinte altérée... m'entendez-vous dire cette pure chose obscène menaçant la fécondité de race ? «Gratuit», voilà ce qu'à peine je tire de ma bouche tendue... «gratuit»... ce petit corps décharné d'obscur chauve-souris infectante et laide...«gratuit»... quel horrible crachat raclé j'ose extirper de ma gorge insane...«gratuit»... monstre mort-né dont le poids vers ma dissolution entraîne. Jamais donc dettes s'annuleront ? Tu entends par le gratuit braver la loi naturelle ? Trahison du clan. On te répond que rien naît gratuit. Que contrepartie donne équilibre. Toujours quelque chose est donc échangé. Ton gratuit demeure transaction, occulte, où jamais dans ce transit ne mets en danger tes vitaux intérêts. Tu sauves la peau, toujours. Oui je sauve peau et âme ! Par le don je m'allège et libère les lourds objets tassés entassés. Par le don je donne à tenter au diable. Me joue de l'équilibre de nature qui tranche et mord. Par le don j'invente, et hominise mon monde. Je me menace. Refuse de régler les comptes, refuse le dépôt de bilan. Refuse collaboration avec l'*alien* qui m'est dit

«réel». Celui-ci même qui me nourrit. Je suis le mauvais payeur. «Un jour il faudra payer»... jamais. «Un jour, il faut mourir»... la mort n'est pas acquittement de la dette, ni les arriérés qui me dégènèrent. La mort aussi est don. Je donne mon souvenir, je donne mon corps, je m'échappe, répands, dissémine... « Un jour il faudra finir par payer ». La peur éteint la vie. Mort avant l'heure, écrasé par peur de mort. Étranglé par tenue des livres de compte, chair quadrillée par métal brûlant des grilles tarifs. Mon corps est système d'échanges, équilibre en qui à tout débit correspond crédit. Ne suis pas de gratuité constitué. Comment pouvoir la concevoir ? Je réclame de battre monnaie. Jamais ne sortirai de l'échange, input/output, de la balance. D'accord pour la dette, la finance, la facture... mais je bats monnaie et fixe taux. Indépendance économique. Je suis P.I.B. Mes pensées intérieures brutes sont unités monétaires. Un pays, je suis. Refus d'aliéner les richesses. Donnant, donnant. Toujours donnant. Commerce équitable. Venez trouver les produits qu'ailleurs on ne voit pas. Je suis pouvoir d'achat... Admirez ma riante principauté, sereine en ses frontières. Il y a des coutumes. Ne veux pas payer, ne pas être payé, fouetté... Souverain. Les «lois» du bruyant marché sont conséquences, torrent sans but dans les lits qu'on creuse. Le marché est un valet. Vous craint et rampera. Ne le tuez pas. Rendez-lui votre monnaie familière. Amadoué, il appréciera. Faites-vous coter. Existez. Monnaie rare et précieuse. Décrétez. Réglez. Cultivez royaume, soyez utile et bon à la commune. Résistez, elle a besoin. D'aucuns m'accusent de mentir à moi-même ? Jamais ne suis plus sincère qu'en choisissant l'histoire. Chemin qu'il me sied. Voie que j'invente, construis. En rempart de la peur propagée de parole en parole. La rumeur des lois. Le corps marchand de l'opinion. La conformité dont d'autres ont besoin pour moissonner à pleins silos. Grain échappé. Non aspiré. Rescapé des trains de la mort, aux tonnes sacrifiées devenues objets.

Intéresse-toi aux interstices, où voilà que défaille la jointure. Porosité de la haute paroi du mur lisse. Elle te craint ni te hait. La goutte isolée n'est pas son affaire.. Marche au plus près de l'éléphant sans danger. Puisse ta liberté dans le mobile anonymat, microguérillero. Bénévolent virus, en le système encapsulé. Homme humble à bord d'une barque de tes mains fabri-

quées. Inaperçu. Quidam qui sous le gris cache la rougeoyance richesse qui donne confort. Piéton qui dans l'ancienne Stamboul glisse en l'intimité du palais munificent. Passé par l'entrouverture de la rouge porte sombre de bois aussitôt rabattue par le domestique familial. Dans la douceur des métaux précieux, des tentes et tapis, enveloppée de brume de fumée parfumée, attend l'odalisque de tous inconnue, dont lui seul, visiteur accepté, voit s'ouvrir le coeur, le corps, et la torpeur des royaumes antiques loin venue. Baignée par silence où les rares mots survivent, s'établit la plénitude et la puissance de vie éclore, là où l'esprit sans interruption s'aventure, en un lieu qu'on ne peut nommer ni mesurer. Horizon qui n'est pas le ciel, échappées nouvelles d'un océan où densité de l'espace n'est pas celle de l'eau, chemins et rochers d'une forêt de mystère pailletée dont aucun soleil n'est source, ni obstacles ni dureté de l'écorce et des griffes de branches. Idéelle forêt où par une trouée t'accueille un désert à souffle brûlant, pur, ami de l'homme en chemin. Constellations en toi s'encerclent, tranquillité du voyage au travers des galaxies, enchaînements inopinés des hyperliens de l'univers conscient, propulsé en toi, te voilà guidé par le décor que tes phares en faisceau édifient, une chimie pétillante et te baigne, te porte en ses nuances, donne à ton corps la joie égayant la masse agglutinée des neurones, en complexe paysages de profondeur, infini réseau de vallées, comment pourrais-tu te languir des inexpressives destinations affichées aux tableaux des allongés halls aériens. Pris dans les travées, fauteuils, couloirs et terminaux, embarqué, visé, bagage en soute que vois-tu du fuselage argent perdu dans le grand décor où jamais oeil ne sentira son pouvoir stoppé. Je te vois moi d'en-bas, stocké par dizaines dans l'aéronef suivant le couloir, je mesure du regard l'espace qui nous sépare, j'évalue ton avancée, je sais te situer. Vers où tu vas, d'un effort minime, je sais penser, je sais ouest et sud, en mon espace tu passes, au large de mon territoire tu vogues, attendu, destiné, impuissant à dévier, redoutant la chute vers mon sol où la mort pointe ses toits et pylônes. Les trajectoires que tu laisses en suspension fixe dans l'air se constituent d'une matière stable que j'appelle temps. Je vois ton temps qui en brume d'eau pourrait sur mes jardins retomber. Je te vois exister et toi là haut, fusant, ne sais pas qui tu es. En place dans ma place, les avions

passent et moi, immobile étendu jamais me lasse de jauger la fuite obligée. Mon respect reconnaissant n'est dû qu'à la course du soleil, notre majeure menace en qui le pouvoir de la nuit de glace demeure, endormie, lointaine, qui ne se peut craindre et pourtant nous tient domestiqués, en imploraison silencieuse d'un jour toujours neuf.

Le lien sacré manque. Nous connaissons l'intimité du feu blanc, possédons les outils de mesure de sa folie sans âme, possédons la pensée qui dépasse, englobe. La possibilité de la totale destruction s'envisage d'une pensée laconique et se résume à la mise en place de processus clairement identifiés, depuis longtemps indexés dans des bases de connaissances fortement structurées, batteries d'efficaces référentiels permettant l'échange de données au moyen de langages à balises étendues, quand la data trace le flux à vitesse de lumière jamais perçue, touche au coeur la cible sans déperdition. Tous les paquets, conteneurs et variables réalisent avec économie le travail d'adressage nécessaire. La *Seconde Vie* me fait rechérir la première. L'univers-code me dit combien vivant je suis, au pilotage du système complexe organique, par quintillions de fois testé depuis un temps que ne peux je préhendre. Génie d'atelier logiciel disséminé en cellules putrescibles. Glorieux archivage qui parvient à jamais subir l'absolu destruction. Ainsi doté, pourquoi douter ? Sentir moi périssable et flanchant ? La mortalité qui effare est instant nécessaire de durée. Avançant, j'explore le long d'un chemin d'origine indiscernée. Que vaste temps autour ! Fugace éclair de vie court, il piquète le flux du monde, étoile morte avant sa lumière, phare unique de nuit marine. Que je m'assure, donc. Ma vie bien enchâssée, en position, solidement, au corps d'un phénomène au contours d'hypothèse. Je me pose, en posant question. M'établit sur les fondations du désir de savoir. Apaisons-nous ainsi, lorsqu' annonce est faite de notre peu de poids dans le chaudronnage de la matière que nous vivons. N'avons à porter le monde sur notre dos ployé, sommes Atlas d'une bulle que si légère, avec elle nous emporte. Happe la sagesse dans les yeux de ceux qui par mer s'engagent dans voyages tant de fois itérés. Tes minutes saisies dans la matrice comptable des jours qui stressent sont pour eux annexes babioles, verroteries en colifichets, objets amusants sautillant. En quel temps vivent-ils ? Pas le

ruban qu'anxieux tu déroules, cet encours qu'inquiet par avance débite, ce viatique noué au creux du ventre serré et ne rien protège. Ne laisses pas le temps te mesurer, ce croque-mort de far-west. Impose-lui toi, unité viable unique, source de tout réel. Tes aïeux ont inventé le temps, il t'échoit, tu le portes, manipules, joues jongles avec. Savais-tu cette matière si plastique ? Savais-tu que le temps ne bat pas en toi, ne vois-tu pas en face un piètre outil de mesure, aimable astuce qui trompe les naïfs et donne aux quelques uns le serein pouvoir ? Conscients de la vigueur de fleuve qui nous est intérieure, nous constitue, à cela ne point déroger. Horaires et délais, c'est à ce pas là que dans le sang on marche. N'y sois pas. Rythme la force au temps qui te vient. Calé, décalé, laisse parler ta guise.

Défilés alignés d'hommes et femmes pas même porteurs d'uniformes. Compagnies salariées en avarie qui menace, bataillons des entreprises qui prennent. Objectif 2010 : chiffre d'affaires doublé. Objectif 1945 : îlot d'Iwo Jima - qui dans son nom contient la Bombe. Guerre des pacifiques réitère guerre du Pacifique. Beaucoup vont périr, mourir au monde... naissance inversée, dans les cris. Faire corps avec l'entreprise, même emprise dans le sable noir de l'îlot. Près de moi, 2007, trois suicides au technocentre de l'entreprise Renault. Ne laisse pas d'invisibles mains pratiquer la réquisition brutale du temps donné par la vie. Sauve ton temps, ta peau. Sois troupiér désynchronisé qui d'impulsion nerveuse voulue, pose le pied plus tôt sur le sol de la parade massée. Sois improvisateur tissant son libre motif sur la trame. Je ne demande pas que tu organises ton temps comme les optimisateurs te l'ordonnent. Je ne demande pas de gestion. Pour ne pas périr ployé, crée ton temps, invente ce que seul toi peux voir et comprendre. Navigue au large, pas dans les chenaux. Navigue où s'offre l'espace libre à ton génie sculpteur. Prend le retard, l'avance, amasse du temps, construis ton assise, délimite la sphère en quelle tu es dieu. Toujours maintenu en existence par l'inextinguible veilleuse, vaillante flammèche, animée, ondulant au creux de la native argile cuite. Place au dessus tes paumes, sens-tu la chaleur qui de ce point s'élève ? Depuis l'instant où sous le ciel tu as crié, plusieurs mois même avant, ce falot est ce que tu ne peux laisser mourir. Inchangé, vif, obstiné. Sois-lui fidèle. Ne le trahis pas, lui qui s'est donné à toi, voué à t'accom-

pagner au plus loin. Ne déçois pas le plaisir qu'il a eu de se voir confier ton existence. Donne-lui du bonheur, nourris-le, tiens-le en éveil, aie pour lui des égards de père et mère, il est ton enfant, t'a vu naître et te vois grandir, est ton frère et ta soeur. C'est en toi qu'il espère. Rien d'autre ne peut le tenir vivant. Jamais ne l'oublie, souvent le visite, caresse la pensée que de lui tu maintiens, nourris-le, aie pour lui les égards fidèles qu'on manifeste à la fleur soignée, ne l'effraie ni le mutilé, sois reconnaissant de la force dont il te montre exemple. Le chétif lumignon te donne leçon de vie, t'enseigne et s'enseigne en toi, vous êtes ensemble, confondus dans la confiance, la naïve énergie native, pour qui les images du réel perçu jamais ne seront à mépriser. N'imaginez pas que la foi je veuille prêcher. La lampe à huile humble, suffisamment banale et visible, ne réclame pas de don, brûle, curieuse de vivre, chaleur en toi, en réjouissance de belles actions.

Sur ton visage le souci affleure et crisper sa main. Tu paies ainsi le tribut aux trop peu de visites rendues en l'endroit de ton sanctuaire intime. La vive lueur, amenuecée, persiste mais saigne de ton indifférence. Emporté par le monde en sa ronde, aperçois-tu les signes de ton nom s'estompant ? Décolorés, abrasés par l'érosion sociale qui sans intention, masse en déplacement d'air, soumet ta vérité au supplice, l'épuise, anémie, la fait se juger indigne. N'oublie pas, tu es cible bombardée, caressée, incisée par l'armada aux mille voix, jamais à court d'un tour dans son sac. Attention, par les tripes t'attaque et vers l'enfer de foire polychrome t'entraîne. Procède à l'ouverture de ta boîte crânienne, se délecte de ta cervelle dispersée, sa nourriture. Jamais ne tue, a besoin de toi vivant, besoin de tes yeux que les affiches, bandeaux, spots et popups impressionnent, pellicules sensibles cent fois, mille fois le jour flashées. Ni bombes ni balles dans nos rues, mais l'invitation des souteneurs à venir posséder, non ce que tu désires, mais ce que d'autres cachés ont décidé. Snipers de la vente

<< >>

[Appas Markup Language](#)

<aml>
<langue écrite ici>transcription de la lecture lacunaire
faite par l'oeil, quand des mots sont sautés,
dyslexiés</langue écrite ici><11/03/207>
</aml>

<technique d'écriture>ellipse, élider, sens entendu non
écrit </technique d'écriture> <27/02/07>

2x

3s

<genre de ce livre> : métaphore in absentia</genre de
ce livre>

///vérif bâtonnets et dendrites///

BB and the Q band, *Imagination*, du béton, taillé au millimètre avec des éclats de basse et guitare qui te pètent à la face. De la basse qui pète. La basse qui tricote que t'arrive pas à suivre, c'est [*I'm thinking of you*], de Sister Sledge avec Nile Rodgers à la prod.

/// en état de possession, dépossédé de soi, faire advenir la voix, fusion des voix, fruit du co-travail des voix, se posséder pour être possédé, en possession.//

//Toujours lutter contre le mot, l'image qui n'attrape pas le sens de ce qu'on veut dire à la racine. Contre le mot qui préexiste dans un lexique figé, commun. La création de mots doit être un processus dynamique, opéré dans l'instant. Si le mot qui jaillit n'est pas dans les lexiques, il sera donc inventé, épousera mieux que tout autre la forme de la pensée à l'instant même où elle s'élabore. Ne pas piocher dans du pré-existant. Reforger chaque mot, en vérifier la pertinence, la sincérité, la fidélité de transcription de l'émotion, de la pensée, du fait intérieur. La surrrection d'un mot attendu, convenu, prévu est décevante, est

une fatigue intellectuelle pour le lecteur, il s'endort.////

///

////

Jules Ferry vs Clémenceau en 1885 sur la question de la colonisation et du devoir des races supérieures sur les races inférieures, sur les débouchés économiques créés par la colonisation///

//// vérif Flaubert : chose longtemps regarder//
C'est du lourd : au Vèze, 4X4 noirs livrés avec blondes figées. / / //Vérif tube crack

//

Anatole France, un écrivain ? Un regard de pouvoir encolleté, l'intelligence au plus haut, autre chose à faire que de noircir le papier avec l'anonymat de sa vie. Tant d'influences à profiter de. Tant de flattantes caresses à collecter, soupeser et s'endormir dessus ! Ha les frous-frous impériaux des femmes de salon. C'était au temps du Troisième Napoléon Barbichu. L'empereur socialiste, ami du capital Progrès.

//Vérif MACBA//verif mierda/Verif premiers hommes
- 5 000 000 ans////////////////////

/// Le saccage : tuer les enfants, croyant en faire
des adultes///

.....
:

comme une marmite à vapeur qui a besoin de dé-
stresser devant son légume (Gégé)
/// Lire autrui et adhérer, c'est se reconfigurer le
logiciel mental>>le psycholiciel///

////////////////////////////////////

True Love
Suspens.
Cette même chimie du cerveau
Donne des résultats différents
Selon contenant
Les molécules absorbées
Ont colonisé la totalité
De mes particules
Elémentaires
Je suis épousé(e)
En charge
Pôle positif du même
Corps ?
Sous ta conscience
Pas le droit à l'erreur
Ou j'implose !

S'épuiser
Puiser
Se poser
Doser
Dominer
Donner
Nouer

.....
:

//////////Distance d'avec tout. Evolution sur
un coussin d'air dans un monde qui bouge et vit sans
moi... Qu'ils s'agitent. Je reste là, tranquille. Je
m'énerve pas. Je connais mon chemin, ma routine. Je

sais qu'y a rien à trouver. Dommage pour moi ? Pas sûr. Moi, je reste dans mon coin, je m'agite pas pour des oui ou des non. Je regarde. J'ignore. Je fais semblant, le minimum.

////////////////////////////////////

.....:10-2005

//tous artistes//pub casting radio Fun///vous avez été publicité/// chants blbl-blll de Maurizio Kagel >>folie, ce qui motive et modèle la création contemporaine c'est l'abstraction donc comme la mort qui est abstraite/// « Il est trop cassé mon père ! Cassé-cassé/// avoir l'empreinte sémantique du mot, mais ne plus retrouver le mot lui même/// « Pisté par les keufs » - « Perdu mon larf ».

.....:essai de texte dense :::indécryptable ?

Fatigue vacillante, larmée, baillée, ouvrage de gueule aux félins géants du monde libre sauvage ennemi. Lacrymage de couleur salée. Fruit exprimant son jus de besoin. Plainte envoyée du corps central.

.....:

<Phrases quantiques, superposition de sens>

A la fois "0" et "1". Plusieurs sens sortent simultanément. Comme des papiers claques superposés qui

forment un dessin composite, brouillé, mais qui est compris comme n'étant pas du hasard.

Exemple :

vêtus de haillons de papier fort en lèpre avancée
vêtus de haillons de papier en lèpre fort avancée
vêtus de haillons papivores en lèpre avancée
es-tu de haillons vêtu de lait par avancée

Superposition des phrases obtenus à l'issues du jeu d'enfants "Le téléphone arabe"

21/02/2007

</ Phrases quantiques, superposition de sens >

.....
:::

Barquette à "film pelable".

.....

<http://multitudes.samizdat.net/Avoir-besoin-que-les-gens-pensent.html>

02-2007

Avoir besoin que les gens pensent, Philippe Pignare, revue Multitudes

Libéralisme : "Le bien commun sera une résultante empirique" (...) le refus du libéralisme et le refus de la transformation de la politique en pédagogie sont les deux faces de la même médaille puisque le libéralisme considère que le meilleur monde possible ne naît jamais d'une action politique concertée mais du seul jeu des intérêts égoïstes.

.....

"Le philosophe social qui vit dans un monde peuplé de ses propres concepts *résout* les problèmes en montrant le rapport des idées entre elles au lieu d'aider les hommes à résoudre des problèmes dans le concret en leur fournissant des hypothèses à utiliser et à mettre à l'épreuve dans des projets de réforme" (De-

wey cité par Pignare) >>> les deux démarches ne sont pas incompatibles ! Marcel Conche (France Culture 02-2007- A Voix Nue) indique que le philosophes sont "inataquables". Leurs systèmes sont cohérents... et il y a autant de systèmes que de philosophes.

.....

∴

////////

////////////////////////////////////

////////////////////////////////////